





20 nov > 2 déc 2012

Mode d×emploi

UN FESTIVAL DES IDÉES

× Le courage : actualité d'une vertu

Jeudi 15 novembre | 19h30 | Centre National du Livre (Paris)

Kwame Anthony Appiah / États-Unis
Caroline Fourest / France
Pierre Zaoui / France

Rencontre animée par :
Alexis Lacroix
CNL
Olivier Pascal-Moussellard
Journaliste, *Télérama*





Centre National du Livre - 53 Rue de Verneuil - 75007 Paris
01 49 54 68 65 - www.centrenationaldulivre.fr
www.festival-modedemploi.net

Avec :



Kwame Anthony Appiah est philosophe et écrivain. Il enseigne actuellement à l'Université de Princeton. Il a reçu en 2012 des mains de Barack Obama la Médaille nationale des sciences humaines du gouvernement américain pour ses travaux sur le cosmopolitisme, l'ethnicité et l'identité. Dans *Le Code d'honneur*, il analyse la manière dont la notion d'honneur est au centre de nombreuses révolutions morales et a évolué avec elles.

→ ***Le Code d'honneur. Comment adviennent les révolutions morales*** (traduit par J. F. Sené, Gallimard, 2012)



Caroline Fourest est essayiste, journaliste, éditorialiste, scénariste et réalisatrice engagée en faveur de l'égalité et de la laïcité et des droits de l'Homme. Rédactrice en chef de la revue *ProChoix*, elle donne des cours à l'Institut d'études politiques de Paris. Elle a été également chroniqueuse pour le journal *Le Monde* et les radios France Inter et France Culture

→ ***Quand la Gauche a du courage. Chroniques résolument laïques, progressistes et républicaines*** (Grasset, 2012)



Pierre Zaoui est philosophe et maître de conférences en philosophie à l'Université Paris 7 Diderot. Il est également membre du comité de rédaction de la revue *Vacarme*. Ses travaux portent notamment sur Spinoza et Deleuze. Dans *La Traversée des catastrophes* (Seuil, 2010) il s'interroge sur notre manière d'affronter la mort et la douleur sans recourir à la foi.

→ ***L'Abstraction matérielle. L'argent au-delà de la morale et de l'économie*** (avec L. Duchêne, La Découverte, 2012)

Animé par :



Essayiste et journaliste (*Marianne*, France Inter...), **Alexis Lacroix**, né en 1973, a rejoint le CNL en septembre 2011.



Olivier Pascal-Moussellard est chef du service «Idées» au sein de l'hebdomadaire *Télérama*. Il débute sa carrière en 1996, à la fois en tant que journaliste/reporter pour RTL et correspondant aux Etats-Unis pour *Télérama*.

Kwame Anthony Appiah

Courage, mon brave

traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-François Sené

Qui n'admire le pompier qui affronte un incendie ? Ou lanceur d'alerte[1] qui dit la vérité au prix de la perte de son emploi ? Ou le jeune handicapé en fauteuil roulant qui s'engage dans un marathon ? Et comment qualifier ce que nous admirons chez chacun d'eux, sinon par le mot courage ?

En fait, quand on demande un exemple de vertu, le courage est souvent le premier qui vient à l'esprit. C'est là un réflexe ancien. Dans l'*Éthique à Nicomaque*, quand Aristote traite des différentes vertus, il commence par le courage. Une personne courageuse, soutient-il, est quelqu'un qui ne craint que ce qui est redoutable et qui est capable d'agir ainsi que l'exige la raison en face d'une crainte raisonnable. L'homme brave n'est pas quelqu'un qui n'éprouve aucune crainte : il est maître de lui, de ses sentiments et de sa réflexion malgré la peur.

Le terme chez Aristote que nous traduisons par courage est *ἀνδρεία*, mot étymologiquement lié bien évidemment à la virilité puisque *ἀνήρ*, sa racine, signifie « homme » ; et cela contribue à souligner le fait que c'est en premier lieu une vertu qui convient aux guerriers. Le courage permet de faire ce que l'on doit sur le champ de bataille tout en ne ressentant que la peur appropriée face à des dangers évidents. Ou, ainsi que l'exprime Aristote, « Au sens principal, on appellera dès lors courageux celui qui demeure sans crainte en présence d'une noble mort, ou de quelque péril imminent pouvant entraîner la mort : or tels sont particulièrement les dangers de la guerre.[2] » Même si le noble guerrier ne redoute pas la bonne forme de mort, il est cependant une chose qu'il craint – et est en droit de craindre – à savoir le mépris.

Cela dit, j'aimerais quant à moi vivre dans un monde qui n'aurait nul besoin de guerriers ni de cette raison d'avoir du courage. Mais il se peut que, selon le vieil adage latin, nous devions être préparés pour la guerre si nous voulons la paix. Néanmoins, nous pouvons peut-être imaginer d'autres usages pour cette espèce de disposition qu'est le courage, des usages du courage dans un monde sans guerre où le modèle ancien de la vertu masculine – l'excellence de la noblesse guerrière – est remplacé par quelque chose de plus approprié pour les femmes et les hommes qui cherchent à vivre une vie bonne dans un monde en paix.

Mais donner une place au courage dans un tel monde présente des difficultés. Tout d'abord, le courage peut servir tout autant à de mauvaises qu'à de bonnes fins. Sur un champ de bataille, la meilleure issue ne fait souvent guère de controverse : la victoire pour nous, la défaite pour eux. Aussi songeons-nous peu au fait que le brave est utile au combat que sa cause soit ou non juste. En d'autres termes, le courage, même en situation de guerre, exige assurément d'être tempéré par la justice et la miséricorde. Cela n'est peut-être pas un problème aux yeux d'Aristote car, comme Platon et Socrate, il croit en l'unité des vertus. Il pensait, pour le dire grossièrement, qu'une personne réellement vertueuse accorderait toujours le juste poids à toutes les considérations moralement pertinentes. Mais, même si c'est vrai – nous pourrions penser que c'est là une définition de ce que c'est que d'être totalement vertueux –, cela ne garantit pas que l'exercice du courage se conformera à cet idéal chez une personne qui n'est pas vraiment vertueuse (c'est-à-dire chez un être humain réel). La personne qui dénonce la malhonnêteté de son patron agit certainement face à une crainte

1. N.d.T. : le terme « whistleblower » rendu ici par « lanceur d'alerte » est souvent traduit au Québec et au Canada par « dénonciateur ».
2. Aristote, *Éthique à Nicomaque*, 1115a.30, trad. de J. Tricot (Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1990)

raisonnable des conséquences. Cela exige du courage. Mais supposez un instant qu'elle le dénonce pour avoir caché le fait qu'il est huguenot, musulman ou juif dans une société où cette révélation signifiera la perte de son affaire...

La difficulté que pose le courage en temps de guerre – il permet de défendre avec héroïsme des causes infâmes aussi bien que nobles – se pose donc également dans un monde en paix. Le courage, ce désir de faire face à la menace d'une perte de biens matériaux ou sociaux en servant une fin louable, peut conduire quelqu'un à œuvrer avec acharnement pour une cause terrible si cette personne ignore quelles fins sont dignes d'être poursuivies.

Il est un second problème concernant le courage que la psychologie sociale nous enseigne : nous ne pouvons assumer que ce que nous voyons quand nous sommes témoins d'un acte noble est le résultat d'une disposition aristotélicienne. Ce pompier qui se montre communément courageux sur le terrain peut faire preuve de lâcheté devant les brimades que son chef fait subir aux jeunes recrues. Le colonel à la poitrine constellée de médailles peut se comporter lâchement quand il s'agit d'affronter le fait que son fils est gay ; il peut craindre la perte de respect qui en découlera parmi ses pairs même s'il sait bien qu'il n'y a aucun mal à être gay, et même s'il aime son fils. Le courage dans un type de situation n'est donc pas la garantie qu'une personne sera courageuse dans une autre situation. Et néanmoins nous sommes fortement enclins à inférer à partir d'un acte de courage qu'une personne est courageuse. Cette propension est si puissante que les psychologues lui ont donné un nom : l'erreur fondamentale d'attribution.

L'excellence en général pour Aristote implique d'être disposé à faire et à ressentir exactement ce que l'on devrait ressentir et faire, à savoir ce qui est *καλός*, beau, noble ou bien. Une raison pour partie de la façon dont Aristote exprime cela, qui inscrit un certain type de beauté morale au centre de sa conception de la vertu, est que la vie d'un homme vertueux est agréable à contempler. La beauté est, pour ainsi dire, ce qui ravit la perception morale. Et le courage produit en effet en nous précisément ce sens de l'élévation, ainsi que le nomme le psychologue, que nous ressentons quand nous sommes témoins que ce que les gens font est juste et bon. Nous ressentons cette expansion dans la poitrine, ce frissonnement de la peau[3]. Je pense que nous devrions considérer cette réaction naturelle avec méfiance. Car le courage en une chose, ainsi que je l'ai dit, est compatible avec la lâcheté en d'autres ; et, chez ceux qui ne reconnaissent pas les justes fins, il peut être aussi dangereux que la cruauté.

Professeur agrégé de l'Université, traducteur et écrivain, **Jean-François Sené** a publié divers essais littéraires dans des ouvrages collectifs et des revues, quatre recueils de poésie et un recueil de nouvelles (aux éditions Eclats d'encre et, pour un recueil de poèmes, à l'Harmattan), ainsi qu'un essai intitulé *La Lecture* (avec JIN Si Yan, Desclée de Brouwer, 2012) à paraître également en Chine en 2013. Parmi ses dernières traductions, citons Robert Darnton, *Le diable dans un bénitier, L'art de la calomnie en France 1650-1800* (Gallimard, 2010), Kwame A. Appiah, *Le code d'honneur* (Gallimard, 2012) et J. M. Coetzee, *De la lecture à l'écriture* (Le Seuil, 2012).

3. Jonathan Haidt, « Elevation and the positive psychology of morality », dans C. L. M. Keyes & J. Haidt, éd., *Flourishing : Positive Psychology and the Life Well-lived* (Washington, DC, American Psychological Association, 2003), p. 275-289.

Pierre Zaoui

L'increvable estime du courage

« Qui atteindra quelque chose de grand s'il ne se sent pas la force et la volonté d'infliger de grandes souffrances ? Savoir souffrir est peu de chose : de faibles femmes, même des esclaves passent maîtres en cet art. Mais ne pas succomber aux assauts de la détresse intime et du doute troublant quand on inflige une grande douleur et qu'on entend le cri de cette douleur — voilà qui est grand, voilà qui est une condition de toute grandeur. »

Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*

Le courage est un peu comparable à ce qu'est l'amitié chez Proust : ce sont rarement ceux qui en parlent et s'en revendiquent le plus qui en sont les plus pourvus dans les faits. C'est tout particulièrement vrai des philosophes qui commentent depuis des millénaires les grandes philosophies grecques. Ils ne cessent ainsi de parler d'*andreios* (le courage viril capable d'affronter tout danger raisonnable et de surmonter toute peur raisonnable), d'*aïdos* (cette pudeur ou cette vergogne qui interdit de paraître bas et insuffle donc le courage), de *parrhesia* (qu'on peut traduire par « courage de la vérité » : courage de la regarder en face, courage de l'énoncer, courage de l'appliquer à sa vie), ou en latin de *virilis* (traduction d'*andreios*), de *fortitudo animi* (qu'on peut traduire par force d'âme ou fortitude et qui s'exprime avant tout par la fermeté (*animositas*) et la générosité (*generositas*), de *virtù* (ce courage viril à la romaine qu'on devrait traduire par « courage couillard » si l'on est chez Machiavel ou par « vertu garantie sans moraline » si l'on est chez Nietzsche) ou encore de « résolution et de vigueur » qui, comme chez Descartes, caractérisent la plus haute vertu, la générosité.

Et pourtant quand on regarde leur existence effective il est bien rare d'y trouver ces vertus en acte. Socrate qui, selon Alcibiade dans le *Banquet* de Platon, s'avéra, lors de l'expédition de Potidée, « supérieur à tous les autres pour les travaux de la guerre » ? Diogène capable d'éructer un « ôte-toi de mon soleil » à la face de l'empereur du monde ? Caton d'Utique ou Sénèque sachant se donner la mort sans geindre et sans trembler ? Descartes qui sut mettre en déroute quatre brigands par la seule vertu de son épée et de son âme résolue ? Cavaillès, ce martyr de la résistance ? Soit. Mais pour ces quelques exceptions, combien de Hobbes avouant que la peur fut « leur seule passion », combien de phalanges de lâches et d'hypocrites patentés ? Candide, quand il se retrouve perdu au milieu de la guerre entre les Abares et les Bulgares au chapitre 4 du conte éponyme, « tremblait comme un philosophe » nous dit Voltaire ; ce n'est pas pour rien que la comparaison nous fait tant rire. Mais au-delà de la question du courage physique, c'est sans doute encore, non pas moins vrai, mais plus vrai pour le courage de la vérité : combien de systèmes et d'exhortations philosophiques ne fonctionnent que comme des paravents, ou des « rationalisations » au sens psychanalytique, pour justement nous protéger de la vérité ?

Comme il est tout de même difficile de mentir sans cesse, y compris à soi-même, maints philosophes ont alors tenté de vaticiner autrement. Deux voies s'offraient à eux. D'abord une voie moyenne consistant à tempérer l'éloge du courage par d'autres vertus. C'était en un sens déjà le cas des Grecs, particulièrement d'Aristote qui non seulement, après avoir entamé par le courage sa classification des vertus éthiques dans l'*Éthique à Nicomaque*, fait de la vertu une médiété ou un juste milieu entre deux vices (en l'occurrence, pour le courage, la lâcheté et la témérité), mais plus encore place ces vertus dites « éthiques » sous la gouverne des vertus « dianoétiques », liées à la réflexion, et au sommet desquelles se trouve la « prudence » (*phronesis*). Ce qui put permettre par la suite à un Epicure de conseiller « Cache ta vie », notamment contre toute la secte stoïcienne ; à un Spinoza de soutenir que « l'homme libre est aussi apte à éviter un danger qu'à le surmonter », ou encore à un Hegel de faire l'apologie du travail de l'esclave ou du soumis, permettant de surmonter

à terme sa lâcheté initiale et donc de dépasser le Maître — le Maître, c'est-à-dire le Courageux par excellence, celui qui n'a pas craint la mort dans son combat inaugural pour la reconnaissance.

Mais il existe aussi une voie plus radicale consistant à condamner plus univoquement le courage, à faire l'éloge de l'anti-héroïsme, de la fuite ou des « lignes de fuite » pour parler comme Deleuze. Là encore, cette voie s'ouvre très tôt, dès les Grecs, dès la tragédie et la démocratie grecques. En un sens (en un sens seulement), toute la grande tragédie grecque peut être lue, depuis le chœur, comme une remise en cause de la valeur archaïque du courage aveugle : quelle courage que celui d'Œdipe pour aller jusqu'à se crever les yeux, et pourtant quel ubris et quel tyran ! quel courage que celui de Médée ou d'Hécube, allant jusqu'à tuer des enfants, voire pour Médée ses propres enfants, mais quelles monstres aussi, quelle atroce esprit de vengeance ! Quant à la démocratie, « elle n'a pas besoin de grands hommes » disait Solon. On pourrait même trouver les traces d'une telle voie encore plus tôt, par exemple dans le discours que Achille tient à Ulysse lorsque celui-ci lui rend visite au chant XI de l'*Odyssée* : mieux être un paysan obscur mais vivant qu'un héros couvert de gloire mais mort lui dit-il. Peu importe au fond son origine exacte, tant une telle voie a été empruntée depuis, et particulièrement à l'ère moderne : dans la dénonciation des valeurs chevaleresques et des anciens codes d'honneur propres au XVIIIème siècle, notamment dans la tradition libérale ; dans la dénonciation d'un courage vain, démoniaque et nihiliste propre au XIXème siècle, notamment dans la littérature russe ; ou encore dans la dénonciation de la brutalité et du sexisme viril propres au XXème siècle, notamment dans la philosophie féministe.

Et pourtant aucune de ces deux voies n'a jamais pu éteindre l'estime que chacun porte spontanément au courage, qu'il soit philosophe ou non, homme ou femme, lâche ou courageux. Pourquoi ? On peut avancer trois raisons. Premièrement, parce que, pour reprendre une vieille question grecque, pas plus que les vertus ne s'enseignent quoi qu'en dise Aristote, la haine ou le dégoût de ces dites vertus ne peuvent se transmettre. Deuxièmement, parce que le courage, par son origine virile (l'*andros* des Grecs, le *vir* des latins), touche au phallus, donc au désir. Certes, il n'y a pas de désir que phallique, et on n'est pas toujours obligé d'être du côté des hommes, c'est-à-dire, comme dit Lacan dans son *Séminaire XX*, on n'est pas toujours obligé d'être con. Mais rêver d'une société entièrement débarrassée de tout désir et toute jouissance phalliques me semble un parfait vœu pieu, et même pas nécessairement souhaitable. Troisièmement, parce que le courage touche à l'*émotion* irrémissible que soulève toute catastrophe, tout désastre. C'est ce que remarque notamment Bergson dans *Les Deux sources de la morale et de la religion* à travers ce qu'il nomme « l'appel du héros ». Le héros, pour Bergson, c'est le citoyen indistinct, brutalement désengagé de ses liens par le désastre et qui soudain se lève et réengage la marche de la société ou de l'humanité primordialement ni par la raison, ni par la force mais par l'émotion, c'est-à-dire par le cœur d'où vient effectivement le mot « courage » en français puis en anglais, et qui à partir d'une telle émotion collective parvient à inventer une nouvelle voie. Or un tel appel et une telle émotion, on les retrouve partout à l'œuvre face à toute crise, quelles que soient sa culture ou sa philosophie, et des crises, aujourd'hui, nous n'en manquons pas.

Si le courage est donc une vertu en vérité indivisible (il n'y a pas d'un côté un bon courage et de l'autre un mauvais) et indépassable (aucun sentiment moral qui puisse en faire l'économie), vérité qui nous fera toujours, sinon désirer, du moins nous émouvoir, même devant les pires criminels, même devant les pires orgueils et folies qu'il induit, que nous reste-t-il encore à espérer ? Toujours des guerres, des morts, et l'éternelle exclamation admirative devant les sempiternels combats de coqs ? Et pire encore, avec en vis-à-vis la sourde et inexpiable jalousie des lâches, la culpabilité perpétuelle des impuissants ? Sans doute, mais peut-être pas exclusivement. Peut-être au moins encore ceci : que l'on se débarrasse des modèles héroïques et des discours sur le courage pour que chacun puisse trouver secrètement en lui le lieu où il existe une part de vrai courage (dans son travail, ses amours, ses combats politiques ou sociaux, peu importe) et qu'il puisse s'y consacrer autant qu'il peut. Autrement dit, non pas l'espérance d'un courage démocratique, c'est une contradiction

dans les termes, mais l'espérance d'un courage pluriel, toujours en acte, toujours localisé et qui sache passer inaperçu. Un courage anonyme d'origine aristocratique et belliqueuse, comme il est inévitable, mais discret, et donc compatible avec la démocratie et la paix.

Je ne sais pas toutefois si un tel courage peut davantage s'enseigner que les précédents.

Contacts presse

À Lyon, durant le festival, les interviews pourront être réalisées à l'hôtel où logent les invités, ou dans une salle dédiée de l'Hôtel de Région.

Pour plus d'informations, n'hésitez pas à contacter :

programmation aux Subsistances :
Carine Faucher-Barbier : 04 78 30 37 27
carine.faucher@les-subs.com

débats / tables rondes :
presse nationale
Isabelle Creusot : 06 16 33 36 37
creusot.isabelle@gmail.com

presse locale
Céline Linguagrossa : 07 62 87 92 01
c.linguagrossa@villagillet.net

Prolongez le débat, postez vos commentaires sur
www.villavoice.fr

Le Blog

de la Villa Gillet
en parteneriat avec Rue89Lyon et le master journalisme de l'IEP

Retrouvez-y aussi :
les articles des lycéens de l'Académie de Lyon,
les réponses des invités du festival,
des chroniques, reportages et interviews des étudiants rhône-alpins…





Les partenaires de *Mode d'emploi* :



RhôneAlpes Région
GRANDLYON communauté urbaine


Ce festival est soutenu par la Délégation Générale à la Langue Française et aux Langues de France.























































































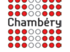















Les partenaires des Subsistances :













